

Vues d'Afrique

Henry Welsh et Myriame El Yamani

Volume 11, numéro 4, août–septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Welsh, H. & El Yamani, M. (1992). Vues d'Afrique. *Ciné-Bulles*, 11(4), 44–47.

'92 : la découverte de l'Afrique à Montréal

par Henry Welsh

LE PALMARÈS 1992

PRIX DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE — MEILLEUR LONG MÉTRAGE AFRICAIN :

Toubab bi
de Moussa Touré
(Sénégal)

PRIX DU MEILLEUR COURT MÉTRAGE AFRICAIN :

L'Enfant et le caïman
de Mustapha Dao
(Burkina Faso)

PRIX DE LA MEILLEURE ÉMISSION AFRICAINE :

Marchands sans étal
d'Emmanuel Kalawole
(Bénin)

PRIX BANN ZIL KREOL — MEILLEUR FILM D'UN RÉALISATEUR

ORIGINAIRE D'UN PAYS CRÉOLE :

Lumumba, la mort d'un prophète
de Raoul Peck

PRIX KARL-LÉVESQUE — MEILLEUR FILM

PROVENANT D'UN PAYS CRÉOLE OU SUR UN PAYS CRÉOLE :

Contes de cyclones
en septembre

de Christiane Succad-Goldman

MENTION DU MEILLEUR DOCUMENT RÉALISÉ

PAR UN CINÉASTE DU QUÉBEC D'ORIGINE HAÏTIENNE :

Mami Wata
de Monik Dofen
(Québec)

MEILLEUR DOCUMENT CANADIEN SUR L'AFRIQUE

ET LES PAYS CRÉOLES :

le Vaudou
d'Isaac Itinan

PRIX DU DOCUMENTAIRE :

Lumumba, la mort d'un prophète
de Raoul Peck

PRIX IMAGES DE FEMMES : le Gardiens des forces
d'Anne-Laure Folly
(Togo)

Vues d'Afrique proposait son huitième festival cette année avec une programmation fort nourrie répartie en plusieurs sections : Panorama du cinéma africain, Regard sur les télévisions africaines, Images créoles et Regard canadien sur l'Afrique et les pays créoles. Mais de surcroît, cette manifestation présente, en marge des projections, un ensemble d'activités parallèles qui sont tout à fait populaires, comme les expositions d'œuvres d'artistes africains contemporains, des spectacles et des moments gastronomiques (en train de devenir la marque de ces journées). Sans parler de la multiplication des festivals associés ou jumelés et des semaines de cinéma québécois présentées au Bénin ou au Maroc. La soirée d'ouverture fut un exemple (les projections en moins) de l'importance que chaque segment de la culture africaine et créole revêt aux yeux des organisateurs, et du soutien inestimable d'un grand nombre de partenaires dans cette mise en place de Vues d'Afrique. La liste des commanditaires est impressionnante, mais moins que celle des réalisateurs ou intervenants d'origine africaine ou créole qui étaient dans la salle ce soir-là. Bref, le créneau est bien rempli et il semble que Vues d'Afrique soit rentré dans la ligue majeure des manifestations cinématographiques de Montréal.

Le cinéaste burkinabe Gaston Kaboré présentait plusieurs films produits avec l'aide de la télévision britannique, que ce soit la B.B.C. ou Channel Four. **Madame Hado** raconte l'histoire d'une femme de 50 ans pleine d'allant, poète et philosophe, et auteure de chansons dont l'expression s'enracine dans sa culture mossie. **Rabi**, en revanche, est un conte cinématographique sur la relation étroite qui peut exister entre les hommes et le monde naturel, celui des animaux. Dans un petit village, un jeune garçon décide de faire d'une grosse tortue sa mascotte et de la garder près de lui dans une sorte de niche. À travers

la sujétion de l'animal, le jeune comprend quelque chose des relations entre un homme et une femme plus âgés, qu'une dispute ancienne a séparés. En même temps, il sait que lui aussi doit parvenir à un âge où la responsabilité de ses actes lui intimera de faire certains choix avec ou sans l'aide des autres. De fait, c'est seul et au bout d'un périple qui aurait pu être dangereux, qu'il libère sa tortue. Kaboré expliquait, le soir de la projection, à quel point la traduction de son texte était approximative et ne rendait pas justice à la couleur et aux richesses du langage utilisé dans les dialogues. Heureusement, ces à peu près de textes n'appauvrissent en rien la valeur des images et de la structure de ce film superbe. Il y a chez Kaboré une sorte de mélange rare de conteur et de technicien expert qui rend ses films toujours plus attrayants.

Du Congo, **Tala-Tala**, réalisé par David-Pierre Fila, nous embarque pour un périple tout à fait étonnant sur un des grands fleuves africains à bord d'une barge gigantesque habitée par un peuple de voyageurs, commerçants et simples passagers absolument fabuleux. Cette allégorie de la vie qui passe et emporte tout selon un cours inexorable est dépeinte avec une remarquable sensibilité et dans un style très personnel.

Toubab Bi du Sénégalais Moussa Touré est un premier long métrage coproduit par la France. Il raconte les tribulations de Soriba, un jeune technicien de cinéma sénégalais venu à Paris pour faire un stage de perfectionnement. Par la même occasion, il doit amener son neveu à son père et tenter de retrouver son ami d'enfance N'Doye qu'il a perdu de vue depuis des années, depuis que ce dernier est parti pour Paris. Autour d'une mise en scène « à plat », c'est en fait une fable moralisatrice que cherche à nous offrir Touré. Une fable sur la difficulté de conserver des valeurs traditionnelles dans un environnement du Nord. Soriba, et, à travers lui, Touré, ne peut approuver et comprendre les turpitudes de son vieux copain qui a fait fortune grâce à son commerce de cassettes pornographiques et à ses « filles ». Face à ce qui est présenté comme une forme de décadence à l'occidentale, le discours de Soriba fait œuvre de doux intégrisme. Jamais les causes, ni les rapports de force qui prévalent dans les sociétés avides d'immigration docile ne sont clairement analysées, comme si l'exemplarité de la situation des deux jeunes hommes pouvait suppléer ce manque. L'intervention du jeteur de sort et des rites magiques ne fait pas l'économie d'une interrogation plus profonde sur les mesures à prendre pour rendre les termes de l'échange entre le Nord et le Sud plus

acceptables. De plus, lorsque le réalisateur précisait que ce film a coûté l'équivalent de deux millions de nos dollars, je n'ai pu m'empêcher de sursauter. Si cela est exact, c'est un budget supérieur à nos productions moyennes ; c'est en outre beaucoup plus que ce qui paraît sur l'écran ; enfin, dans une économie africaine, n'y a-t-il pas une contradiction entre le prix de ce film (même coproduit avec la France) et la richesse produite ?

Le documentariste Raoul Peck a réalisé un petit chef-d'œuvre, produit par des compagnies de production allemandes, **Lumumba, la mort d'un prophète**. Ancré dans des souvenirs d'enfance, filmés en super 8 par ses parents, le réalisateur a réalisé un travail extraordinaire de reconstitution et en même temps de mise en perspective autour d'un des hommes politiques les plus importants du continent africain. La vie du dirigeant congolais résume et synthétise parfaitement toutes les contradictions et les tragédies qui ont marqué l'histoire de l'Afrique depuis le début de la décolonisation. Ce qui est exceptionnel dans ce film, c'est la manière dont le réalisateur nous rend la personnalité de Lumumba et surtout comment il nous la rend familière. Par voie de conséquence, son exécution apparaît d'autant plus monstrueuse, même si son bourreau Mobutu se défend absolument et de façon éhontée — déjà à l'époque — des exactions qu'il commet. Ce documentaire est une véritable leçon, non seulement pour sa valeur historique, mais aussi et surtout pour ses qualités cinématographi-

ques qui redonnent une vitalité toute salutaire à l'art du documentaire.

Une autre grande surprise pour moi fut de découvrir le dernier film d'Abdelkader Lagtaâ, **Un amour à Casablanca**. Avec une maîtrise de la direction d'acteur assurée, un scénario solide et surtout un grand culot, Lagtaâ porte un coup sévère aux valeurs hypocrites de la société marocaine. Le film propose comme personnage principal une jeune femme dont la vie et les aventures avec les hommes sont peintes sans fausse pudeur. Le miroir que tend Saloua aux hommes qu'elle rencontre et, partant, aux spectateurs, reflète sans trouble les ambiguïtés des hommes marocains, avec tous leurs à priori et toute la pesanteur de leur statut masculin. **Un amour à Casablanca** n'est pas pour autant une étude de mœurs, il est bien plus, il renverse tranquillement les tabous sédimentés dans la culture traditionnelle, il est un électrochoc pour la population marocaine qui a plébiscité ce film lors du dernier Festival de Fès, consacré au cinéma national. Lors de sa projection à Montréal, le film n'avait pas encore eu de sortie au Maroc — Ramadan oblige — mais le réalisateur était confiant dans la réception de son film par le public, surtout celui des jeunes. Malgré les dialogues crus, l'érotisme contrôlé (pour échapper à la censure) mais sans détour, et malgré le ton corrosif, ce film devrait bénéficier d'une carrière stimulante. Ce qui est une bonne chose pour la survie du jeune cinéma et des cinéastes de ce pays. ■



Toubab Bi de Moussa Touré



Rabi de Gaston J. M. Kaboré



Un amour à Casablanca d'Abdelkader Lagtaâ

Vues d'Afrique : le regard des oubliés sur la guerre

par Myriame El Yamani

Il ne sera pas dit que les images du Maghreb et du Proche-Orient manquent d'humour, même sur des sujets aussi controversés et difficiles que la guerre du Golfe. Une fois de plus, le producteur tunisien Ahmed Edine Attia sait prendre des risques. Après *l'Homme de cendres* (1986) et *les Sabots en or* (1988) de Nouri Bouzid et *Halfaouine ou l'enfant des terrasses* (1991) de Ferid Boughedir, c'est lui qui a décidé d'offrir la parole à cinq cinéastes (deux Tunisiens, un Marocain, une Libanaise et un Palestinien), pour « répondre à la désinformation des télévisions occidentales et laisser la place à l'acteur principal : l'homme arabe », dit-il. *La Guerre du Golfe... Et après !* est donc un film composé de cinq courts métrages sur le conflit de janvier 1991 qui a divisé et meurtri le monde arabe et aussi choqué bon nombre d'Occidentaux.

Le cinéaste tunisien Nouri Bouzid ouvre la marche avec *C'est Shéhérazade qu'on assassine*, un long plan-séquence autour d'un repas familial, où s'opposent Shéhérazade, la fille rebelle, qui a appris à se sentir arabe, c'est-à-dire à « se sentir humiliée,

oubliée, laissée pour compte », son fiancé qui glorifie Saddam Hussein, sa grande sœur et son mari, opportunistes ou désabusés, et le grand frère qui rentre de Bagdad. Après les salamalects habituels, on entre très vite dans le vif du sujet : la dissension et les ruptures dans le monde arabe. Chacun y va de sa conviction et de sa perception du devoir et de l'honneur d'être arabe, mais l'issue semble indiquée par Shéhérazade, la célèbre esclave des *Mille et une nuits*, qui retrouvera le courage de prendre la parole : « Les femmes sauront sauver la mémoire d'un peuple et seront plus fortes que les Califes ». C'est sur cette note, malgré tout optimiste, que le sketch de Nouri Bouzid se termine.

Pourtant la guerre est toujours insoutenable et terrifiante. Et c'est pour contrecarrer les images de Nintendo et les propos sur la guerre propre venus d'Amérique, que la Tunisienne Nejia Ben Mabrouk, auteure de *la Trace* (1988), s'attaquera aux séquences de l'après-guerre. Images insoutenables de corps mutilés, de cris de désespoir des femmes et des enfants, tournées clandestinement à Bagdad et en Irak, *À la recherche de Shaïma* exprime l'urgence de ne pas oublier ce qu'est la guerre et son à-côté obligé, la propagande. Résolument anti-interventionniste, ce court métrage est à la limite de l'insoutenable mais d'une nécessité criante.

Autre vision, celle du Marocain Mustapha Derkaoui se situe loin de Bagdad et de Koweït City, à Casablanca. *Le Silence* est le long cri de ceux et celles qui dévoilent leur impuissance à dire leur honneur mutilé et l'hystérie de la situation d'après-guerre. Chômage un peu partout, dans les hôtels de luxe, et surtout longue dénonciation des rapports tendus entre l'Orient et l'Occident. Ici, on fait commerce de tout, là-bas, on s'entre-tue par ignorance. Peu importe, le résultat est le même : « Le soleil se



Regard de mouette de
Kalthoum Bornaz

meurt. Alors, Orient et Occident, disparaissent de ma mémoire. Votre seul juge sera le sang du Tigre », hurle une superbe chanteuse arabe. Malgré tout, les propos suivent trop le chemin de la théâtralisation de la guerre.

Un nom à retenir : Elia Souleiman, jeune cinéaste palestinien, vivant à New York. **Hommage par assassinat** est un surprenant plaidoyer en faveur de la cause palestinienne. Plus que cela, il exalte l'harmonisation à faire entre Juifs et Arabes autour de cette Méditerranée. Singulièrement filmée, à partir d'un jeu d'écriture sur ordinateur (on efface et on recommence...), la guerre du Golfe devient un jeu vidéo monstre, cette fois complètement contrôlé. Le sens de l'Histoire est donné par un cadrage méticuleux, une forme narrative poétique et surtout un humour un peu pervers, comme ce bouquet de roses envoyé par fax par son amie juive, qui vit à Bagdad et lui raconte la torture intellectuelle que représente cette double identité en temps de guerre. Le temps d'ailleurs est très élastique dans ce court métrage, comme dilaté. On apprend ainsi à rebaptiser le terrorisme. Est-ce nous, est-ce eux ? Car au fond, qui a été assassiné dans cette guerre ?

L'exercice de style que représente ce film à cinq voix se terminera par un formidable pied de nez à l'absurdité internationale, qui nous empêche de pleurer sur notre propre sort. Beaucoup plus percutant et particulièrement bien mis en scène, le court métrage du réalisateur libanais Borhane Alaouié, **l'Éclipse d'une nuit noire**, se moque d'abord de nous et de lui-même. Il traitera sur un ton très ironique cette nuit interminable que fut la nuit de la guerre. Mounir, un réalisateur, regarde à la télévision les images de la célèbre chaîne américaine C.N.N., à la recherche d'un thème. Il fait des pompes, mange du fast-food, appelle ses amis à la rescousse. Mais en fin de compte, il finira par s'endormir sous les feux d'artifice au-dessus de Bagdad, car il n'y a rien à dire sur une guerre, quelle qu'elle soit.

Si les images de ces pays arabes répondent aussi à notre besoin de comprendre ce qui s'est passé, il n'en reste pas moins que le regard offert par les cinéastes du Maghreb doit nécessairement s'ancrer dans la réalité quotidienne des gens, s'il ne veut pas rester un produit destiné aux festivals et privé de son marché intérieur. Le problème tient alors à la portée critique que peuvent avoir ces images, car bon nombre d'États africains les accusent facilement de subversion. Dix ans après **Poupées de roseau**, qui dénonçait avec beaucoup de véhémence la cruauté des sociétés



La Plage des enfants perdus
de Jillali Ferhati

traditionnelles envers les femmes, le réalisateur marocain Jillali Ferhati n'a pas perdu sa verve. Il enchaîne, et continue à parler des femmes, dans un huis clos d'amour et de haine entre une jeune femme, sa famille et son village. **La Plage des enfants perdus** est un long hymne au silence et à la condition des femmes. Regard étrange que celui d'un homme pour nous décrire ce que signifie l'usurpation de la maternité (la femme du vendeur de sel fait semblant d'être enceinte) ou la maternité que l'on doit cacher (celle de Mina qui a tué et enterré son amant qui ne voulait pas reconnaître l'enfant). Paysages fascinants que ces rivages nocturnes et ces monts de sel blanc en contre-jour. Gros plan sur le cheikh et son disciple paralytique qui épient et commentent les moindres faits et gestes des villageois, comme des hyènes, à l'affût du scandale. Mais Mina défiera la tradition et les villageois, en entrant dans la mer, son enfant sous le bras, pour crier sa vérité à la face du monde. Ce film est plein de tendresse et d'émotions, sa force tient justement dans l'évocation des rapports quelque peu sournois que peuvent entretenir les villageois et de la difficulté de se soustraire à la pesanteur de la tradition.

Autre regard qui m'a particulièrement plu, celui d'une jeune cinéaste tunisienne, Kalthoum Bornaz, qui nous a offert un merveilleux film poème sur la solitude, le désarroi de l'artiste face à la pollution de la terre et de la mer, à l'art assassiné. **Regard de mouette** est non seulement un éloge de l'art, avec quelques clins d'œil à Magritte et à Dali, mais aussi ce court métrage de 18 minutes ouvre une réflexion sur l'amour perdu, l'errance sans rames et l'impossibilité de communiquer entre nous et notre environnement. Bien filmé, par petites touches surréalistes, avec en voix off un poème d'Ali Louali, sur une musique lancinante d'Anouar Braham, c'est une belle ballade poétique. ■